



Migration et colportage en haute Ariège couserannaise au XIX ème et début du XX ème.

Germaine DEL MÉDACI

La typhoïde de 1848 avait tué un ariégeois sur sept. Le choléra de 1854 avait fait 11400 victimes en Ariège.

Ces deux épidémies avaient touché une population dramatiquement sous alimentée en raison de la maladie de la pomme de terre.

Il y avait eu d'autres disettes : celles de 1812, 1817, 1837 et la pire durant l'hiver si rude 1845-1846.

Pourtant il y avait surpeuplement...

La poussée démographique avait débuté comme ailleurs au milieu du XVIII ème siècle. Cause : augmentation des naissances, chaque famille à l'époque comptait en moyenne quatre à cinq enfants (la pilule n'existait pas).

Cette poussée démographique avait été plus forte qu'ailleurs.

Le moindre hameau avait vu ses effectifs augmenter de presque cinquante pour cent en à peine un demi-siècle.

Parfois plus : dans le Couserans en vallée du Haut Salat, on était passé d'une densité de 27 au kilomètre carré en 1741, à 64 en 1846.

Il fallait survivre sur de petits lopins de terre. On étendait les terres cultivables en gagnant sur la montagne, ce qui faisait reculer les estives où le bétail était mis en pâture, cela ne suffisait pas. Le temps était alors venu d'aller chercher ailleurs.

On en était arrivé à vivre à trente, là où au Moyen Age on ne subsistait qu'à huit.

Les migrations saisonnières commencèrent.

Elles n'étaient pas nouvelles cela faisait des siècles qu'on allait en Espagne en tant que charbonniers ou moissonneurs mais rien de comparable avec le mouvement puissant du XIX ème siècle.

D'abord une migration d'été; tous les hommes partent moissonner en Espagne et reviennent pour la moisson locale, heureusement plus tardive.

En 1852 ils sont 7000 du Couserans à franchir le port de Salau à 2000 m d'altitude.

D'autres, des manouvriers descendent sur l'Atlantique, l'Aquitaine, la Méditerranée, dans les vignobles d'Agen, de Bordeaux dans les forêts landaises qui commencent à naître. Ils vont aussi faucher le blé de la Narbonnaise, cueillir les olives en Roussillon, vendanger aux abords de Toulouse, Béziers, Perpignan.

Après les migrations d'été, celles d'hiver.

Elles sont plus restreintes parce que plus rudes et sont la ressource du dernier recours.

Le colportage apparaît début 1820.

Dans la montagne les colporteurs ont capturé des marmottes dont ils se servent pour susciter la curiosité, d'où le nom que l'on donne à la caisse qu'ils transportent.

Par le colportage on vend n'importe quoi sur n'importe quelle distance pourvu qu'il y ait au bout trois sous pour faire vivre la famille.

L'apparition de la Vierge à Bernadette donna des idées lucratives à certains. Tel Marsaou de Béret qui n'allait pas à Lourdes remplir ses flacons, il effectuait cette opération délicate dans l'Arac. Les bouteillous (petites bouteilles) étaient vendus lors de ses pérégrinations, car chaque foyer se devait de posséder cette eau miraculeuse, soit pour chasser les mauvais esprits, soit pour la répandre dehors en signe de croix afin de neutraliser les orages de grêle (grande peur des paysans) et bien d'autres usages...

Ceux de la Bellongue font la mercerie, la boutonnerie, les tissus et vont jusqu'en Belgique. Ceux des Fontelles de Biert vendent de la vanille aux abords de la ville de Lourdes et sur les plages atlantiques où l'on commence à se baigner.

A Biert encore, et à Boussenac on est bouilleur de cru, en patois « aiouardenté »¹ c'est à dire distillateur d'eau de vie. Après avoir servi les villages alentour, ils partaient œuvrer en Provence.

A Liers on préfère « la baladeuse » de fruits et légumes dans les marchés toulousains. De Biert Anna de Pilhes (maman de Guy Prince) et Suzanne du Péréou poussaient leurs baladeuses, l'une sur les boulevards, l'autre aux Carmes.

Bethmale est spécialisé dans les nourrices, Massat aussi avec en plus les tapis anciens, les bibelots, les vases de chine que les familles bourgeoises étaient heureuses de posséder, il s'agissait alors de beaux vases de porcelaine finement décorés à l'ancienne et non d'articles de quatre sous « Made in China » d'aujourd'hui qui saturent les marchés mondiaux... A Massat, plusieurs s'installent antiquaires.

Les colporteurs ont leur zone de vente comme ceux du Mas-d'Azil qui inondent le sud de la France avec les peignes en bois, de même les Massatois avec leurs pierres à faux d'Aleu et de Soulan qui vont jusqu'en Flandre ou en Andalousie.

Si loin qu'ils aillent, ils reviennent. Ils migrent mais n'émigrent pas ou alors à Toulouse ou Bordeaux guère plus loin, pas encore. Pourtant certains vont commencer à s'expatrier vers l'Amérique. Ils partent aux Etats-Unis comme plongeurs ou cuisiniers français dans les grands restaurants. Comme disait un habitant d'Ercé à son retour au pays à l'âge de la retraite :

« Je suis parti parce qu'ici c'était la misère. »

Un de ces colporteurs réussit à rallier Saint-Girons à Bruges en 30 jours, à pied, en portant une marmotte de trente-cinq kilos.

- Braves gens, prenez garde aux colporteurs et marchandeurs à domicile d'aujourd'hui, l'intention n'est plus trop souvent la même qu'au XIX^{ème} siècle !

Une autre activité à rapport, est le métier de montreur d'ours.

En 1829 c'est le premier « oussalhè »¹ (monreur d'ours) d'Ercé.

Le passage du montreur d'ours est une distraction très appréciée.

La capture, l'élevage et le dressage des ours sont une spécialité exclusive de quelques villages de montagne dans le haut Couserans comme Ercé, Aulus, Oust, Ustou. Le dressage était brutal mais nécessaire à la mesure de la crainte qu'inspirait la bête. Un ours dressé pouvait nourrir une famille entière. Une des étapes les plus cruelles de « l'éducation » de l'ours était la « ferrade » la mise en place d'un anneau rougi au feu,

dans la mâchoire supérieure. L'ours est ainsi annexé à son maître, reliés l'un à l'autre par un cordon ombilical de fer et de chanvre.

« Allons, Martin, il faut gagner notre pain. »

Aux mots de son maître, l'ours se dressait sur ses postérieurs, dansait, mimait les attitudes ou vices humains, titubant comme un ivrogne. Voilà comment dès le début du XIX^{ème} siècle certains habitants du Haut Couserans tentèrent de conjurer l'adversité qui frappait l'Ariège en domestiquant et en exhibant l'ours. Couple poignant, enchaînés l'un avec l'autre. L'ours et l'oussalhè¹ ont traîné leur désarroi jusque sur les routes d'Amérique.

La guerre de 1914 mit fin aux derniers oussalhès¹, une nouvelle attraction venait de naître : le cinéma ambulante.



L'ours est aujourd'hui
l'actualité pyrénéenne,
jamais un sujet n'aura
provoqué autant de
sentiments contradictoires
et passionnés !

Arriverons-nous
à un consensus avant
la disparition totale de
cet emblème ?

1) dictionnaire du « Parler Biertois » Roger TOULZE et le collectif biertois.
Ouvrage édité par l'association Biert Aoué.